

« Regards d'enfance, regards sur l'enfance »

Noëlle DELBRASSINE

Séminaire Méthéor 2023-24 consacré aux manières de voir (8/12/23, ULiège)

Vieillir, c'est devenir l'enfant que plus personne ne voit. L'enfant dont on dit qu'il a les cheveux gris. Dont on attend des choses, promesses, gloires et accomplissements, alors que tout ce qu'il souhaite, c'est rester jouer avec son bâton en regardant tomber la pluie, les mains couvertes de boue. Vierge de paroles et de tout clinquant. Je suis vieux, Sarah-de-mon-cœur, parce que j'ai sept ans tous les jours depuis sept décennies, mais que personne ne le voit¹

– Antoine WAUTERS

Introduction :

Rousseau n'a-t-il pas dit dans *l'Émile* mais aussi dans la *Nouvelle Héloïse*: « l'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir qui lui sont propres ; rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres »² ? L'expression y est textuellement à deux reprises : « manières de voir ». Et pourtant, on ne sait pas bien ce qu'il en est. Rousseau ne développe pas vraiment cette question de la perception enfantine. Il nous fait certes sentir la différence qui sépare l'enfant de l'adulte, il nous incite bien à réaliser combien il est inopportun de chercher sans cesse, dans l'enfant, l'adulte qu'il deviendra avec le temps. Mais qu'en est-il de ces fameuses « manières de voir » enfantines et comment rendre justice, à la fois à cette expression rousseauiste et à la thématique que le séminaire d'ontologie a mis au centre de ses préoccupations cette année ?

Regards sur l'enfance

J'ai tenté de chercher, parmi les auteurs que je mobilise dans ma thèse, littéraires et philosophes principalement, quelles pouvaient bien être ces manières de voir spécifiques à l'enfance. Mais mon premier constat fut le suivant : quand l'adulte cherche à comprendre comment l'enfant fonctionne et ce qu'il a prétendument de propre, il tend précisément à passer à côté de son sujet, je dirais même à « ne pas voir » l'enfant. Avant de parler de *regards d'enfance*, il faut donc aborder les *regards sur l'enfance*. La manière dont l'adulte regarde l'enfant fait en effet que souvent, il le regarde mais ne le voit pas dans sa spécificité même. En réalité, son regard est biaisé par son caractère adulte. Voir l'enfant, le voir vraiment, impliquerait de se défaire du regard adulte. C'est déjà ce à quoi semble nous appeler Rousseau : en tant qu'adultes, ne pas chercher le semblable à soi dans l'enfant, réaliser la distinction de nature qui nous sépare de lui. Pour échapper à ce problème de taille, n'allait-il pas d'ailleurs jusqu'à rêver que le précepteur d'Émile soit lui-même enfant ?

Mais pourquoi une telle critique du regard adulte ? Pourquoi le regard adulte *sur* l'enfance serait-il toujours biaisé, imparfait, inapte à « voir l'enfance » pour de bon ? On peut d'abord répondre de deux façons. Soit l'adulte manque l'enfant en projetant sur lui d'innombrables futurs possibles : il fait de l'enfant un « être prometteur »³, écrit le philosophe français contemporain Vincent Delecroix, dans ce cas, l'adulte ne fait pas vraiment de l'enfant un être déjà accompli, un être en soi. C'est la critique rousseauiste qu'on peut reconnaître dans toute perspective éducative : on oublie de voir la perfection propre de l'enfance car on se réfère toujours à l'âge adulte qu'on lui destine, on le regarde depuis l'avenir qu'on tend à lui créer, à lui destiner. Cela rejoint le propos de Pierre Péju, romancier et professeur de

¹ A. WAUTERS, *Mahmoud ou la montée des eaux*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2021, p. 57 [je souligne].

² J.-J. ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Éditions Flammarion, coll. « GF », 2009, Livre II, p. 123 et J.-J. ROUSSEAU, *La Nouvelle Héloïse*, Paris, Éditions Flammarion, coll. « GF », 1967, p. 425.

³ V. DELECROIX, *Leur Enfance*, Paris, Payot & Rivages, 2022, p.133. On se situe ici à l'opposé de la thèse d'Alain (rapportée par Laurent Bachler) selon laquelle « pour véritablement voir un enfant, il faut le voir comme cet ensemble de forces tendues tout entières vers la sortie de l'enfance (...). Ce n'est pas respecter l'enfance que de vouloir en faire un état éternel » - L. BACHLER, *La philo au berceau*, Toulouse, Éditions Erès, 2021, p. 19.

philosophie français, qui avoue qu'à la fin de sa carrière, « [il] ne parvenai[t] plus à voir chez les petits enfants réels que les signes d'un destin identique » : « Je ne distinguais plus [que] l'adulte qu'ils allaient fatalement devenir. (...) Malgré moi, je croyais détecter, par anticipation, dans le comportement passager d'un petit de sept ans, le futur épicier, inspecteur, employé de banque ou truand »⁴. En réalité, « il faudrait regarder l'enfance (...) pour lui rendre justice sinon pour la garder sauve, comme ce qui est justement *sans promesse* »⁵, corrige Delecroix. Mais le regard adulte manque aussi l'enfant d'une seconde façon, à savoir lorsque nous regardons l'enfant depuis le passé, depuis *notre* passé d'ex-enfant que l'on n'est plus, on fait alors du grandissement un goulot d'étranglement, une machine à déchets (c'est ce que disait Bergson dans *L'Évolution créatrice* : « La route que nous parcourons dans le temps est jonchée des débris de tout ce que nous commencions d'être, de tout ce que nous aurions pu devenir »⁶). Au lieu de se réjouir des possibles qui attendent l'enfant (comme nous venions de le dire), l'adulte voit d'entrée de jeu tout ce que l'enfant ne sera plus, tout ce qu'il va perdre : c'est un regard que l'on pourrait dire « nostalgique » ou « rétrospectif » à côté du regard « prospectif » ou « anticipatif » que nous venons d'aborder. C'est ce regard nostalgique qui amène Mme Darling à dire à sa petite Wendy de deux ans : « oh si seulement tu pouvais rester ainsi à jamais »⁷ dans le roman de James Matthew Barrie, *Peter Pan*. Cette phrase relativement affreuse incitera d'ailleurs la petite Wendy à conclure que « deux est le commencement de la fin »⁸. Que l'adulte perçoive l'enfance comme un état prometteur ou comme un trésor destiné à s'épuiser : il la manque, il ne la voit pas. Qu'il tente, pour compenser, de se rapporter à sa propre enfance pour s'en souvenir et en cerner les spécificités : il n'est pas plus avancé ! En effet, le temps a fait son affaire et, nous allons bien vite voir dans la seconde partie de mon exposé, ce qu'il faut de talent et de chance pour parvenir à accueillir ne serait-ce que quelques bribes d'enfance.

À défaut de pouvoir *voir* directement l'enfance, Bachelard nous invite à rêver en fermant les yeux et, dans un geste proustien, à *sentir* l'odeur de l'enfance. René Schérer, lui aussi, considérait qu'on ne voyait jamais mieux l'enfance qu'à travers le rêve puisqu'il « véhicule, de l'enfant jusqu'à l'adulte, des impressions et expériences qui se conservent sans être modifiées, qui témoignent, au cœur de la vie adulte, de l'incomparable intensité des émotions et perceptions enfantines »⁹. Rêver les yeux fermés pour mieux voir, semblent-ils nous dire. Je ne peux d'ailleurs résister à l'idée de vous citer un passage de la *Poétique de la rêverie* de Bachelard, passage où, je le disais, les yeux doivent non s'ouvrir mais se fermer pour saisir l'enfance :

Qui voudrait pénétrer dans la zone de l'enfance indéterminée, dans l'enfance à la fois sans noms propres et sans histoire, serait sans doute aidé par le retour des grands souvenirs vagues, tels que sont les souvenirs des odeurs d'autrefois. Les odeurs ! premier témoignage de notre fusion au monde. Ces souvenirs des odeurs d'autrefois, on les retrouve en fermant les yeux. On a fermé les yeux jadis pour en savourer la profondeur. On a fermé les yeux, donc tout de suite on a rêvé un peu. En rêvant bien, en rêvant simplement dans une rêverie tranquille, on va les retrouver. (...) Un capuchon mouillé et toutes nos enfances d'octobre, tous nos courages d'écolier renaissent en notre mémoire. L'odeur était restée dans le mol. Proust avait besoin de la pâte de la madeleine pour se souvenir. (...) Qu'on cherche un peu : chacun trouvera dans sa mémoire l'odeur d'un bourgeon du printemps. Pour moi, l'arôme du printemps était dans le bourgeon du peuplier. Ah ! jeunes rêveurs, écrasez entre vos doigts le bourgeon poisseux du peuplier, goûtez à cette pâte onctueuse et amère et vous aurez des souvenirs pour toute la vie. L'odeur dans sa première expansion est ainsi une racine du monde, une vérité d'enfance¹⁰.

Néanmoins, ce séminaire d'ontologie n'entend pas déboucher sur un dictionnaire des manières d'inhaler : il nous faut donc avancer et commencer par avouer que la prémisse selon laquelle il faudrait, pour cerner les manières de voir de l'enfance, commencer par pouvoir « voir l'enfance », nous met dans un certain embarras, en tant qu'adulte, puisqu'il s'agit là d'une potentielle impossibilité.

J'aurais pu vous demander d'amener vos enfants, cousins, cousines, neveux, nièces et autres bambins familiers pour qu'on les interroge sur leurs manières de voir mais ç'eût été sans doute mal reçu et en plus, je crois, comme l'écrit le

⁴ P. PÉJU, *Enfance obscure*, Paris, Gallimard, 2011, p. 307.

⁵ V. DELECROIX, *Leur Enfance*, Paris, Payot & Rivages, 2022, p. 133.

⁶ H. BERGSON, *L'Évolution créatrice*, dans *Œuvres*, Paris, PUF, 1959, p.100.

⁷ J. M. BARRIE, *Peter Pan*, Paris, Gallimard Jeunesse, 1997, p. 9.

⁸ *Id.*

⁹ R. SCHÉRER, *Enfantines*, Paris, Economica, coll. « Anthropos », 2002, p. 155.

¹⁰ G. BACHELARD, *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, réédition 2020, pp. 119-120.

Delecroix, que « ce ne sont pas les enfants eux-mêmes qui nous renseigneront sur ce qu'elle est réellement [l'enfance] ». Nous voilà bien avancés : pas plus que les adultes, les enfants ne peuvent nous dire la spécificité de leur état et de leurs perceptions : « les enfants ne vivent pas leur enfance [poursuit Delecroix]. (...) Ils ne savent pas du tout, les enfants, ce que c'est que l'enfance »¹¹, précisément « l'enfance est le temps où l'on ne sait pas ce qu'est l'enfance »¹², écrit-il. Soit, mais cela implique alors que toute tentative de voir l'enfance s'érige ou débouche sur une sortie de l'enfance. De fait, toute personne prétendant voir l'enfance *n'est plus un enfant* car l'enfant est celui qui ne se voit pas enfant, qui ne voit pas l'enfance qu'il vit. Bien sûr, on a envie de répondre que les enfants se savent distincts des adultes, mais ils ne se basent pas pour cela sur une idée spécifique de leur nature : ils font simplement référence à tout ce qu'on ne les autorise pas à faire ou à dire. Delecroix résume très bien les choses quand il affirme, en observant ses jumeaux, que « lorsque les enfants se désignent eux-mêmes comme des enfants, ils mentent certainement, ou plutôt ils ne savent pas ce qu'ils disent. Ils emploient un mot qui n'a de sens que pour l'âge adulte. Alors ils entendent plutôt désigner certaines prérogatives ou certains privilèges qui doivent leur appartenir – jouer plutôt que travailler, faire des bêtises, (...) –, un statut spécifique qui déroge officiellement aux règles des adultes, autrement dit, un statut juridique ou quasi juridique, mais non pas, jamais, un certain temps »¹³, jamais une certaine manière de voir, dirais-je pour forcer le trait. Si tôt qu'ils se voient vraiment « en tant qu'enfants », les enfants sortent de l'enfance. Si tôt qu'on pense cerner l'enfance, on devient incapable d'en parler car on n'y est plus.

Toujours dans *Leur enfance*, Delecroix propose deux exemples pour désigner ce moment où l'enfant, parce qu'il se découvre enfant, devient adulte : il évoque d'abord le cas de ces photographies où l'enfant se regarde et, pour la première fois, reconnaît intimement qu'il a changé.

Ainsi l'enfance se constitue une enfance, un passé nécessaire à ce qui sera passé. (...) Quand ils la voient et peuvent la désigner comme telle, ils n'y sont plus. Car l'enfance est rétrospective, plus exactement son être même est affecté d'une négativité qui la constitue en réalité : elle est ce qui est perdu¹⁴.

Ce passage sur l'enfant face aux photographies de lui-même s'accorde assez bien avec ce que Annie Ernaux disait de la photographie qu'elle situait « plus du côté de la mort que de la vie »¹⁵ : la photographie arrête le temps et, contrairement à l'écriture, au cinéma ou à la peinture, elle entraîne la disparition, elle fige sans sauver. L'enfant, face à elle, se distancie de lui-même, se sépare de son enfance. Plus loin, Delecroix évoque une autre expérience de sortie de l'enfance : celle de la désillusion (attention spoiler) quant au fait que la Petite Souris, en fait, c'est papa-maman. Avec la désillusion vient la distance à soi, la fin d'un monde ou d'un mode de croyance : l'enfant se voit enfant et cesse de l'être. Delecroix nous raconte comment ses enfants ont vécu cette épreuve, ce sursaut hors de l'enfance :

Impossible de se tromper sur la signification de ce regard légèrement errant : ce dont mon fils ou ma fille font l'épreuve, à ce moment [où ils découvrent la supercherie], (...) c'est le début de la nostalgie. Dans la conscience inquiète de la fragilité de cette croyance-là, de ses signes de vieillissement, de ses symptômes de morbidité, c'est leur enfance qu'ils contemplent, dans une distance peut-être microscopique mais irrécupérable. Enfants, ils découvrent qu'ils ont eu une enfance, la découvrant ils la perdent et doivent lui dire adieu¹⁶.

L'idée rocambolesque d'amener des enfants autour de cette table pour cerner leurs manières de voir, en plus d'être farfelue, aurait donc été *soit* infructueuse (si les enfants ne se sont pas encore vu comme tels, ils ne pourront rien nous dire) ou pire, absolument chaotique (puisque, en incitant les enfants à se regarder eux-mêmes et donc, en un sens, à grandir, j'aurais organisé une entreprise de désillusion collective comparable à celle de la Petite Souris avec, en prime un public d'une trentaine d'adultes suffisamment farfelus pour trouver cela digne d'intérêt).

¹¹ V. DELECROIX, *Leur Enfance*, Paris, Payot & Rivages, 2022, p.24.

¹² *Ibid.*, p. 25.

¹³ *Ibid.*, pp. 24-25.

¹⁴ *Ibid.*, p. 25.

¹⁵ Ceci est peut-être en lien avec ce que Annie Ernaux écrit de la photographie dans son livre *Le vrai lieu* : « La photographie me paraît plus du côté de la mort que de la vie, ou plutôt elle est la vie envisagée du côté de la mort, de la disparition. La photo n'est rien d'autre que le temps arrêté. Mais la photo ne sauve pas. Parce qu'elle est muette. Je crois qu'au contraire elle creuse la douleur du temps qui passe. L'écriture sauve, et le cinéma. La peinture aussi peut-être ? Je ne sais pas. Mais surtout l'écriture » - A. ERNAUX, *Le vrai lieu*, Paris, Gallimard, 2014, p.73.

¹⁶ *Ibid.*, p. 216.

Mais comment faire, dès lors, pour que nous puissions, nous adultes, *voir* l'enfance ? Certains plaident en faveur d'un retour à l'enfance, d'un devenir-enfant de l'adulte, nous aurons peut-être l'occasion d'y revenir en conclusion mais je voudrais tenter d'esquiver cette tentation pour le moment. Pour l'heure, à la question de savoir si l'adulte peut parvenir à *voir* l'enfant sans redevenir lui-même enfant, je donnerais la réponse suivante : si l'adulte ne peut voir l'enfant de façon directe et globale, je tends à croire qu'il peut tout de même en saisir des aperçus, des bribes, des fragments. C'est sans doute ce qui explique le côté précisément fragmentaire de bien des récits d'enfance ou sur l'enfance : dès lors qu'on tente de se placer « à hauteur d'enfance », on se retrouve démunis et on a bien du mal, d'une part, à « raconter enfant » sans combler les trous de notre mémoire avec nos manières d'adultes, tout comme on a du mal, d'autre part, à cerner l'enfant qui est face à nous sans faire de lui, nous l'avons vu, un « petit être prometteur » ou, au contraire, un futur déchu du paradis enfantin qu'on regarderait avec la nostalgie qu'il mérite. Lutter contre ces « maux de la perception », s'il on peut dire, a pris la forme, pour bien des auteurs, de l'écriture lacunaire, tâtonnante, fragmentaire ou « poétique », aurait dit Bachelard. Peut-être que l'enfance fait partie de ces objets qu'on ne peut saisir que par le biais de ce que Kierkegaard appelle « une communication indirecte » (seul mode de communication susceptible d'atteindre l'intériorité, la subjectivité, dit Kierkegaard).

Je me suis donc tournée, non vers les spécialistes de l'enfance, ni vers les enfants eux-mêmes mais vers la littérature dans ce qu'elle a de plus philosophique ou vers la philosophie dans ce qu'elle a de plus littéraire ou poétique. Sur ce point, je m'inscris d'ailleurs dans les pas de Guy Hocquenghem et René Schérer qui considèrent, dans *Co-ire. Album systématique de l'enfance*, poursuivre un « projet [qui] n'est pas politique, à peine théorique, essentiellement descriptif. Descriptif, non enquêteur [évoquant, aurait Bachelard...]. [Raison pour laquelle ils recourent] d'abord et par principe aux romanciers surtout, qui ont le mieux parlé de l'enfance parce qu'ils n'ont pas eu le souci de l'expliquer ni de la guider »¹⁷. Les romanciers sont donc peut-être les adultes les plus aptes à se défaire de leur regard d'adulte pour *voir* plutôt qu'expliquer, juger, guider ou figer l'enfance. Plus que les pédagogues, les pédiatres et les pédopsychiatres, les écrivains sont les plus à même de saisir le surgissement de ce que Pierre Péju a appelé « l'enfantôme » dans son livre *Enfance obscure*. Une sorte de hantise, un surgissement hasardeux, évanescent, à l'image du souvenir involontaire de Proust qu'on ne peut générer ni conserver à son gré. La Recherche, d'ailleurs, celle du temps perdu, n'est-elle pas aux yeux de son auteur un échec ? Non pas chercher l'enfance donc mais se rendre disponible à « une intuition, un silence, une suspension du regard »¹⁸, telles peuvent-être les conditions du surgissement de l'enfantôme, écrit Péju – autant de matériaux pour l'écrivain. On le voit, la question du regard est donc omniprésente : « une intuition, un silence, une suspension du regard »¹⁹.

Voyons ensemble, après cette longue « introduction », ce que les écrivains peuvent donc nous apprendre des manières de voir de l'enfance. À travers leurs *regards sur l'enfance*, tentons d'atteindre quelques fragments de *regards d'enfance*. Des fragments choisis subjectivement, une mosaïque partielle et partielle qui passera, si vous le voulez bien, par six manières enfantines de voir.

Regards d'enfance

1^{ère} manière de voir : voir par l'imagination

C'est sans doute la conception de la vision de l'enfance la plus évidente. On s'imagine un enfant qui voit mille et une merveilles en enjolivant, vivifiant, fantasmant la réalité sous ses yeux. C'est ce qui pousse Renan Luce à chanter qu'une flaque d'eau est, pour l'enfant, « comme une porte pour descendre en haut » dans *l'Iris et la rose* (on n'a que les sources qu'on se donne !). Plus philosophique est le commentaire de Benjamin qui revient sur ses jeux d'enfant dans *Enfance berlinoise* et écrit ceci :

¹⁷ G. HOCQUENGHEM et R. SCHÉRER, « Co-ire. Album systématique de l'enfance » in *Recherches*, mai 1976, p.7.

¹⁸ P. PÉJU, *Enfance obscure*, Paris, Gallimard, 2011, p. 53.

¹⁹ P. PÉJU, *Enfance obscure*, Paris, Gallimard, 2011, p. 53.

“Ranger”, c’eût été détruire un édifice plein de marrons avec leurs épines (en fait, des masses d’armes), de papiers d’étain (un trésor d’argent), de cubes de bois (autant de cercueils), de cactus (qui étaient des totems) et des pièces de cuivre (qui étaient des boucliers)²⁰.

Ce regard porté sur les choses et « se projetant » en elles au-delà des limites du possible permet à l’enfant de se doter de multiples objets fantastiques comme ces totems, ces boucliers et ces trésors qu’évoque Benjamin. Mais ce « voir par l’imagination », s’il permet de « voir autrement » permet aussi à l’enfance de se voir autrement, de se faire autre : par exemple, l’enfant est capable de s’imaginer souris lorsqu’il en observe une, de s’imaginer araignée lorsqu’il pense à cet animal. La vision concrète n’est pas nécessaire à cette métamorphose, mais elle suggère et soutient tout de même cette tendance enfantine, semble dire Delecroix. L’enfant pose souvent sur les choses un regard qui le pousse à la métamorphose. Tantôt oiseau, tantôt insecte, tout ce qui surgit sous ses yeux peut être l’objet d’une projection à tendance métamorphique. Lorsqu’il surprend son fils penché avec attention sur un oiseau, Delecroix écrit : « Se faire autre, à cet âge, est une capacité réelle, et pas seulement une tentation ou un désir (...). Être moineau, être une pierre : souhaits d’enfants immédiatement réalisés, immédiatement dissipés »²¹.

Comme le dit la fin de cette citation, l’idée n’est pas forcément de faire durer la métamorphose. D’ailleurs, celle-ci peut varier, se multiplier rapidement comme pour un Playmobil qui sera tantôt pompier, tantôt vétérinaire, tantôt vivant, tantôt mort puis re-vivant. Les métamorphoses de l’enfant sont nombreuses et la plupart du temps banales, inoffensives. On peut dire qu’ils se transforment « pour rien »... « pour rien, pour voir »²² – et n’est-ce pas là aussi une belle énigme pour notre séminaire. « Pour rien, pour voir ».

C’est en quelque sorte une version « Disney » de la façon dont l’enfant perçoit le monde. Je ne vais néanmoins pas m’attarder sur cela. Faute d’avoir le temps de tout développer, j’ai choisi de privilégier des regards d’enfants plus originaux.

2^{ème} manière de voir : voir par le prisme des idées folles

On trouve un peu la même manière de voir que le « voir par l’imagination » chez Nathalie Sarraute, lorsqu’elle revient sur son enfance et se disait ballotée par ses idées folles, possédée par elles au point de « voir différemment ». C’est encore une sorte de vision par l’imagination, mais tout de même un peu différente, me semble-t-il : on va plus loin. De fait, les idées folles dont parle Sarraute sont des obsessions qui altèrent sa manière de voir et serait particulièrement présentes durant l’enfance. L’enfant crée ces idées lui-même / elle-même ou en hérite de la part d’autrui, comme c’est le cas dans la citation de Sarraute que je vais vous proposer où la jeune protagoniste n’arrive pas à se sortir de la tête (et même des yeux) ce qu’elle a entendu de la bouche de son oncle : « Je ne peux pas t’écouter [dit-elle à sa belle-mère] parce que... parce que... tu... es... bête... On me l’a dit... (...) C’est l’oncle qui est venu me chercher à Berlin... il l’a dit à maman »²³. Elle est à tel point possédée par cette idée folle qu’elle ne peut regarder sa belle-mère sans y voir les traits d’une idiote qui ne doit pas être écoutée.

[Les idées] s’introduisaient en moi, m’occupaient entièrement... “Mes idées” que j’étais seule à avoir, qui faisaient tout chavirer, je sentais parfois que j’allais sombrer... un pauvre enfant fou, un bébé dément, appelant à l’aide... “Tu sais, maman, j’ai mes idées... Je pense que tu as la peau d’un singe”²⁴.

Certains films ont voulu illustrer cette manière de voir spécifique à l’enfance et aux personnages réputés immatures²⁵...

²⁰ Chapitre « Armoires » de W. BENJAMIN, *Sens unique, précédé de Une enfance berlinoise*, Paris, Maurice Nadeau, 2007, p.106.

²¹ V. DELECROIX, *Leur Enfance*, Paris, Payot & Rivages, 2022, pp. 113-114.

²² P. PÉJU, *Enfance obscure*, Paris, Gallimard, 2011, p. 223. Expression aussi présente chez Deligny (cf. notamment quatrième de couverture de *Cartes et lignes d’erre* aux éditions de l’Arachnéen, 2013 – <https://www.booksonthemove.fr/produit/cartes-et-lignes-derremaps-and-wander-lines-fernand-deligny-1969-1979/>).

²³ N. SARRAUTE, *Enfance*, Paris, Gallimard, 1983, p. 190.

²⁴ *Ibid.*, p. 135.

²⁵ Kuzco (Disney, 2000) : https://www.youtube.com/watch?v=ev5SKiBrZD0&ab_channel=Steelkin1 (consulté le 04/12/23). On peut aussi retrouver des exemples de ce phénomène de vision enfantine lorsque Obélix (incarnation de l’immaturité dans le duo qu’il forme avec Astérix, voix de la raison) est si obsédé par sa faim et par les sangliers qu’il perçoit Idéfix sous la forme d’un bon rôti. Enfin, on peut penser aux méchantes nouifs et aux vilains éfélants dans le monde de Winnie l’Ourson – autant de créatures que les personnages sont persuadés de voir et d’entendre mais qui ne sont en réalité que le fruit de leur imagination et de l’idée folle



Ces idées sont tellement l'objet d'une obsession que le regard de l'enfant sur la réalité face à lui soit modifié la réalité pour qu'elle corresponde à l'idée, soit fait que l'enfant ne voit plus (ou comme chez Sarraute et Kuzco, n'entend plus) celui ou celle qu'il a face à lui. L'omniprésence et l'opiniâtreté de l'idée impactent le voir et cette expérience serait particulièrement fréquente chez les enfants. On peut aussi évoquer l'anecdote qu'avait rapportée un des élèves du séminaire il y a quelques semaines : celle durant laquelle il se sentait littéralement petit par rapport à un interlocuteur devenu littéralement grand, voire géant, tant il était intimidé. L'idée folle est celle que l'autre nous dépasse et nous écrase, l'effet perceptif est que l'on se voit rétrécir et l'autre grandir, un peu à la façon d'Alice au pays des merveilles...

3^{ème} manière de voir : se voir comme un étranger (le puits)

Dans un tout autre registre, peut-être avez-vous le souvenir de vous être regardé dans le reflet de la glace sans vous reconnaître, en y voyant une sorte d'étranger. Cette expérience, qu'on retrouve dans beaucoup de films d'horreur (ceux où notre reflet ne nous répond plus et se met à bouger « sans nous », devant nous), est parfois associée à une expérience de *voir enfantin*. C'est ce que raconte Antoine Wauters, romancier theutois récemment Prix Rossel :

Un jour, Pépé m'a surpris dans la salle de bains au linoléum vert, figé devant le miroir sous lequel se trouvait le gobelet à brosse à dents. Les brosse à dents de Pépé et Mémé ressemblaient à des épouvantails. "Tu ne devrais pas te regarder comme ça, c'est mauvais". Mais je ne me regardais pas, Pépé, j'observais le visage d'un autre, un enfant inconnu en train de me dévisager. Ce visage me suit encore à présent, quel que soit le miroir devant lequel je campe²⁶.

Par cette expérience visuelle, Wauters relate avoir fait l'expérience d'une « séparation » vis-à-vis de soi, de sa prétendue identité personnelle. C'est peut-être ce que vit tout enfant au seuil du stade psychanalytique du miroir²⁷, je l'ignore. Pour Wauters en tout cas, l'inconnu du miroir, cet « autre enfant » représente l'« espèce d'unité conservée malgré le passage du temps, d'unité maintenue dans le changement »²⁸, une unité qui, pour l'enfant, est une véritable énigme. Si ce phénomène continue à être vécu sur le mode du mystère par bien des adultes (c'est aussi ce que dit Wauters dans sa dernière phrase), on peut tout de même supposer qu'il est surtout vécu sur un mode théorique – à l'image d'un Paul Ricoeur qui s'enquiert de remettre du fil dans la vie, de remplir le cogito vide, avec son concept d'identité narrative. La spécificité du regard enfantin serait d'offrir des expériences plus concrètes de détachement – comme cette vision dans le miroir où l'on se voit « dédoublé ». Cette capacité à se défaire de soi soutient sans doute

selon laquelle ils seraient menacés (le bruit d'une girouette devient alors le cri d'un éléphant, l'ombre de bourriquet devient sa terrifiante silhouette) – autant de perceptions altérées par des idées folles.

²⁶ A. WAUTERS, *Le plus court chemin*, Paris, Verdier, 2023, p. 90.

²⁷ Bref résumé de ce stade par Wikipédia : « le stade du miroir est un stade dans le développement psychologique où apercevoir son image dans le miroir amène l'enfant à prendre conscience de son corps et à le distinguer des autres corps. L'un des premiers à étudier ce stade est le psychologue français Henri Wallon ; il sera suivi de René Zazzo, Jacques Lacan, Donald Winnicott et Françoise Dolto. (...) Le « test du miroir » a d'abord été décrit par le psychologue français et ami de Lacan Henri Wallon, en 1931, bien que Lacan attribue sa découverte à James Baldwin. Henri Wallon a été le premier psychologue à relever l'importance du miroir dans la construction psychologique de l'enfant. Il développe ce sujet dans son livre *Les Origines du caractère chez l'enfant*. Pour lui, l'enfant se sert de l'image extériorisée du miroir afin d'unifier son corps. Ce processus se déroule lors du stade émotionnel proposé par Wallon (6 à 12 mois). Cet auteur a également décrit le comportement de l'enfant face à l'image reflétée, de lui-même et de son entourage proche, notamment celle de sa mère » (https://fr.wikipedia.org/wiki/Stade_du_miroir).

²⁸ *Ibid.*, p. 226.

celle que nous avons abordé tout à l'heure, à savoir la capacité à se « faire autre » comme à celle d'être « nombreux »²⁹, multiple, écrit aussi Wauters.

Cette expérience du miroir trouve un écho intéressant dans la *Poétique de la rêverie* de Bachelard. Il y associe l'enfance au « puits de l'être ». Un puits qui « a marqué [s]a petite enfance » et la rêverie d'enfance en général. Comme le miroir, l'eau sombre du puits renvoie à l'enfant son propre reflet... et, cette même étrangeté en ressort.

Cette eau noire et lointaine peut marquer une enfance. Elle a reflété un visage étonné. Son miroir n'est pas celui de la fontaine. Un Narcisse n'y peut s'y complaire. Déjà dans son image vivant sous la terre, l'enfant ne se reconnaît pas. Une brume sur l'eau, des plantes trop vertes encadrent le miroir. Un souffle froid respire dans la profondeur. Le visage qui revient dans cette nuit de la terre est un visage d'un autre monde³⁰.

Je suis loin de maîtriser la kyrielle des significations que peut prendre l'eau dans la philosophie bachelardienne mais il semblerait en tout cas que la première expérience avec cette eau noire du puits de l'être soit une expérience bouleversante mais susceptible de se transformer en une expérience d'eau purificatrice lorsque celui qui regarde son reflet parvient à se le réapproprier – dira-t-on alors qu'il cesse d'être enfant, comme face à une photographie ? je l'ignore.

4^{ème} manière de voir : voir sous l'angle de la pulsion scopique

Ici, Delecroix nous parle de la capacité qu'a l'enfant de voir une réalité en étant à la fois hors d'elle et pleinement en elle. Un regard fait de « stupéfaction et [d']acuité »³¹, écrit-il. C'est ce qu'il appelle « la pulsion scopique », observée chez son fils qui, en plein jeu avec d'autres enfants, se fige et regarde le square et ses occupants avec fascination. En réalité, le terme de « pulsion scopique » apparaît sous la plume de Freud (*Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905) et ensuite sous celle de Lacan, dans un sens évidemment un peu différent, et radicalement psychanalytique. Chez eux, la pulsion scopique est définie comme « une manifestation sexuelle spontanée »³². C'est l'œil comme source de libido, le plaisir du voyeur. Sous la plume de Delecroix, c'est quelque chose d'apparemment plus simple, plus poétique. Pour lui, la pulsion scopique est :

tout le contraire d'un repli intérieur : [elle est] l'effet d'une vertigineuse captation par le monde extérieur. Et de fait elle ne témoigne pas d'une impossibilité ou d'un refus de participer, mais d'une participation supérieure qui le met, littéralement, hors de lui, au plus près des choses et des êtres, dans le monde mais sans participer à son jeu. Elle n'engendre en conséquence aucune tristesse : il n'y a qu'à regarder son visage, serein et presque extatique, pour se voir confirmer la jouissance suprême que procure la pulsion scopique. Il y a un plaisir supérieur à faire et à jouer, c'est regarder faire et regarder jouer³³.

Selon le discours que mon oncle avait fait à l'occasion de mes 25 ans, il semblerait que, moi aussi, j'aie été une enfant sensible aux pulsions scopiques, régulièrement coincée entre la « rêverie et [l']attention soutenue »³⁴ aux choses, aux autres. Alors que mes cousins jouaient dans l'herbe et grimpaient aux arbres, je restais quelques pas de côté, à regarder le spectacle, et lorsque mon oncle me demandait si je ne voulais pas me joindre aux jeux des garçons, je répondais que je m'amusais déjà très bien à les regarder.

La démarche scrutatrice et observatrice du scientifique n'y a en réalité aucune part, et pas plus l'étonnement premier du philosophe. On ne peut même pas dire qu'il adopte une distance critique et s'établit en observateur, perplexe ou admiratif, ce qui supposerait encore la perception de fond de sa propre individualité et de sa position. Il n'occupe aucune position, il n'est pas en retrait du jeu, il est tout entier dedans sans pour autant y participer. Il n'est pas absent au monde mais à lui-même, il est hors de lui. Il ne surplombe pas ce qu'ainsi il contemple, simplement il est au milieu des choses sans y être engagé, ou plutôt, il y est engagé mais d'une autre manière, qui n'est pas celle de l'observateur dégage qui contemplerait

²⁹ *Ibid.*, pp. 56 ; 176 ; 211 ; 227, notamment.

³⁰ G. BACHELARD, *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, réédition 2020, p. 98.

³¹ V. DELECROIX, *Leur Enfance*, Paris, Payot & Rivages, 2022, p. 142.

³² T. PELLION, « Présentations de l'objet à l'adolescence. Le cas de la pulsion scopique » in *Recherches en psychanalyse*, 2009/2, n°8, pp. 265-281. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-recherches-en-psychanalyse1-2009-2-page-265.htm> (consulté le 9/11/23).

³³ V. DELECROIX, *Leur Enfance*, Paris, Payot & Rivages, 2022, pp. 141-142.

³⁴ *Ibid.*, p. 142.

simplement le monde comme un spectacle. C'est ce qui explique qu'il est simultanément présent et absent, attentif et distrait³⁵.

5^{ème} manière de voir : épier et voir sans être vu

Dans un autre registre encore, on peut parler du plaisir qu'ont les enfants à « voir sans être vu », sorte de vision depuis l'invisible. Pour l'atteindre, il faut généralement que l'enfant trouve une cachette depuis laquelle il pourra « voir sans être vu » et expérimenter ce que Pierre Péju appelle un « examen sauvage du monde »³⁶. On retrouve un peu cela chez Antoine Wauters qui raconte combien lui et ses frères et sœurs prenaient du plaisir à épier le monde adulte dans ce qu'il semblait avoir de plus inaccessible. Épier, c'est élargir le voir à ce qui est secret, interdit, caché.

Dès qu'il y avait des portes, on était ceux qui épiaient à travers les serrures, alors que quand il n'y en avait pas, on était ceux qui cherchaient à se cacher. Quand nos parents avaient de la visite, on se glissait sur la mezzanine et on rampait jusqu'au bord du gouffre, d'où on les épiait. Plaqués au sol, on ouvrait grand la bouche et on fumait les mêmes cigarettes qu'eux, celles qu'ils s'allumaient deux mètres au-dessous de nous en parlant de problèmes de couple, de voiture à passer au contrôle technique et de toutes ces choses dont l'enfance nous tenait éloignés. Partagés entre la frousse d'être pris et celle de pouffer de rire, on finissait par ramper en marche arrière jusqu'à nos lits, où le sommeil doux, fondait sur nous³⁷.

Cette crainte d'être pris, Benjamin en parle aussi au détour de ses parties de cache-cache. Là encore, on peut explorer un étrange effet du voir, une conséquence oppressante qui va de pair avec cette possibilité de « voir sans être vu » : celle d'être finalement vu, trouvé dans sa cachette... épieur pris sur le vif. Cette crainte d'être « saisi » fait que l'enfant, sous le poids menaçant de ce regard potentiel, redouble d'efforts pour se faire invisible. Le voir potentiel de l'adversaire qu'est celui qui nous cherche offre à l'enfant qui se cache la possibilité de jouir d'une expérience métaphysique complexe : celle de se fondre dans la matière.

Mon cœur battait, je cessais de respirer. Ici, j'étais enfermé dans le monde de la matière [...]. L'enfant caché derrière la portière devient lui-même quelque chose de blanc et qui flotte, un fantôme. La table de la salle à manger sous laquelle il s'est accroupi fait de lui l'idole de bois du temple et les quatre pieds sculptés sont quatre colonnes³⁸.

C'est cette fusion dans la matière, générée par la crainte d'être vu, qui explique, selon Benjamin, les hurlements de l'enfant qui vient d'être trouvé. Il revient à la vie et sort tant qu'il est temps de sa fusion avec la matière.

Celui qui me découvrait pouvait faire de moi une idole pétrifiée sous la table, me condamner à rester pour toujours un fantôme dans la tenture, par un sortilège m'enfermer pour la vie tout entière dans la lourde porte. Aussi faisais-je s'enfuir par un cri perçant le démon qui me métamorphosait ainsi, lorsque celui qui me cherchait s'empare de moi, et même, sans attendre le dernier instant, je prévenais son geste avec un cri de libération³⁹.

Vues sous cet angle, combien étaient risquées nos parties de cache-cache⁴⁰ !

6^{ème} manière de voir : entrevoir

L'an passé, Mathieu Hubert avait consacré son exposé à l'idée d'entrevoir, d'entrevision. Peut-être y aura-t-il des liens entre nos deux propos. Me concernant, je parlerai d'entrevision pour désigner ce que Benjamin, encore lui, semble aborder sous le jour de la prophétie. Entrevoir, c'est voir depuis l'enfance une anticipation de l'avenir. C'est d'ailleurs en quête de ces anticipations d'avenir que Benjamin revient sur son enfance. Il y cherche non pas le temps perdu mais les « traces de ce qui allait venir »⁴¹, ce que nous appelons des entrevisions enfantines.

³⁵ *Ibid.*, pp. 142-143.

³⁶ P. PÉJU, *Enfance obscure*, Paris, Gallimard, 2011, pp. 103-104.

³⁷ A. WAUTERS, *Le plus court chemin*, Paris, Verdier, 2023, p. 47.

³⁸ Chapitre « Cachettes », *Ibid.*, p. 56.

³⁹ *Ibid.*, pp. 56-57.

⁴⁰ Le poète Richard Siken, pour sa part, ne tente-t-il pas de nous faire crier aussi, nous autres les adultes, lorsqu'il écrit : « A kid under a tablecloth insists he's a ghost. A table underneath a tablecloth is, I guess, like the rest of us, only pretending to be invisible ». L'adulte, à défaut d'avoir émis à temps un cri de libération, à défaut de sentir encore le « grand jeu de la vie », serait-il condamné à rester pour toujours coincé dans l'inerte, fondu dans la matière ?

⁴¹ Chapitre « La loutre », *Ibid.*, p.220.

Le souvenir, comme des rayons ultraviolets, révèle à chacun dans le livre de la vie une écriture qui, invisible, annotait comme une prophétie le texte⁴².

La recherche par Benjamin du futur dans le passé consiste dans les tentatives de traduction, de résolution des énigmes, de quête de nouveaux sens. Il est nécessaire de retourner dans le passé, de façon rétrogrédiente pour élucider les messages laissés par l'adulte dans un mouvement progrédient⁴³.

Peut-être est-ce à cela que Delecroix fait référence lorsqu'il dit de l'enfant qu'« il voit "le monde d'après" »⁴⁴. Benjamin aurait sans doute dit qu'il *entrevoit* le monde d'après : il trouve dans la réalité de l'enfance des images, des souvenirs, des impressions, des pressentiments sur lesquels il faudra revenir plus tard, une fois grand, pour comprendre leur côté « déterminant »... comme si quelque chose d'important se jouait à ce moment-là de l'enfance mais que nous n'étions pas encore aptes à le saisir pleinement, seulement à l'entrevoir. Passons en revue quelques exemples de ces entrevues ou entrevisions pour y voir plus clair.

Dans le chapitre « Mendiants et prostituées », Benjamin raconte le plaisir qu'il prenait à rester toujours quelques pas derrière sa maman, en rue, alors qu'elle ne cessait de se retourner sur lui avec agacement et nervosité. Cette révolte « sous la forme du sabotage »⁴⁵ qui le poussait à traîner la patte pour mieux s'approcher des mendiants et des prostituées lui a fait *entrevoir* non seulement l'attrait qu'il éprouvera toute sa vie à l'idée d'échapper à sa famille et à sa classe sociale (avec la figure du mendiant) mais aussi l'attrait qu'il éprouvera pour tout ce qui relève du désir sexuel (avec la figure de la prostituée), désir encore latent lorsqu'il était enfant. L'enfance, dans ce contexte, se fait prophétie d'avenir. Voilà l'entrevision, elle surgit quand l'enfance entrevoit au moment même quelque chose qui ne sera compris, perçu qu'après-coup. Dans un autre texte, on peut lire que Benjamin entrevoit comme par « un premier regard encore vague (...) la barrière entre les classes »⁴⁶. De la même manière, dans une scène qui n'est pas sans rappeler l'ouverture de la *Recherche du temps perdu* de Proust, Benjamin raconte qu'il arrivait à sa mère de venir le border le soir avant de retourner à sa soirée. Il écrit ceci au sujet de ce moment : « sans la connaître, je devinais dans mon lit, juste avant de m'endormir, la vérité d'une petite énigme : "Plus il est tard dans la soirée, plus beaux sont les invités" »⁴⁷. Devinette, prophétie, pressentiment : telle est l'entrevision enfantine. Depuis l'enfance, il *entrevoit* le monde des soirées et de l'élégance qui le fascinera plus tard. Dernière exemple d'entrevision enfantine, l'étrange sensation d'inconfort que Benjamin ressentit lorsque son père vint lui annoncer, alors qu'il était au lit, la mort d'un cousin éloigné. Cet inconfort, au moment même, l'enfant ne la comprend pas. Mais il *entrevoit* bien quelque chose : « c'est seulement après nombre d'années que j'appris quoi. Dans cette chambre mon père m'a tu une partie de la nouvelle. Le cousin était mort de syphilis »⁴⁸. L'inconfort qu'il a d'être dans son lit au moment de cette annonce, il ne le comprend pas et se l'expliquera plus tard : c'était une simple entrevision, encore floue, du fait que le lit est en quelque sorte le « lieu du crime » de la syphilis.

En complément d'explication, je cite ici l'article extrêmement intéressant de Olivier Taïeb sur *l'Enfance berlinoise* de Benjamin :

Le message adressé par le père à l'enfant était énigmatique. L'enfant a *pressenti* [ou entrevu] qu'il s'agissait d'un message à traduire mais il n'y est parvenu que beaucoup plus tard. L'après-coup s'est joué ici dans une relation interpersonnelle,

⁴² W. BENJAMIN, *Sens unique, précédé de Une enfance berlinoise*, Paris, Maurice Nadeau, 2007, p.220.

⁴³ O. TAÏEB, « *Enfance berlinoise vers 1900* de Walter Benjamin » in *Anthropology & Materialism*, 2019/4, p. 8. En ligne <http://journals.openedition.org/am/948> (consulté le 09/11/23).

⁴⁴ V. DELECROIX, *Leur Enfance*, Paris, Payot & Rivages, 2022, p. 155.

⁴⁵ Chapitre « Mendiants et prostituées » de W. BENJAMIN, *Sens unique, précédé de Une enfance berlinoise*, Paris, Maurice Nadeau, 2007, p. 108. Notamment : « J'entrevois obscurément la possibilité de me dérober un jour à sa tutelle grâce à la complicité de ces rues dans lesquelles je ne retrouvais apparemment pas mon chemin. Il n'est pas douteux en tout cas que le sentiment – malheureusement illusoire – d'échapper à ma mère, à sa classe et à la mienne, expliquait l'attrait sans exemple qui me poussait à aborder en pleine rue une prostituée ».

⁴⁶ B. LINDNER, « Le Passagen-Werk, Enfance berlinoise et l'archéologie du passé le plus récent » in H. WISMANN (éd.), *Walter Benjamin et Paris*, Paris, Cerf, 1986, p. 16.

⁴⁷ Chapitre « Société », W. BENJAMIN, *Sens unique, précédé de Une enfance berlinoise*, Paris, Maurice Nadeau, 2007, p. 76.

⁴⁸ Chapitre « L'annonce d'une mort », *Ibid.*, p. 54.

entre l'enfant et son père. Le message de l'adulte a constitué, comme le dit Laplanche, "l'avant coup" de ce processus instituant chez l'enfant un déséquilibre qui le pousse à tenter de le traduire, en un second temps, dans l'après-coup⁴⁹.

L'entrevue de l'avenir par l'enfant est un pressentiment, parfois une prophétie quand les conséquences de l'entrevision sont plus déterminantes pour l'âge adulte qui est en train de se construire. On touche aussi, sur ce point, à ce que Freud a appelé « l'inquiétante étrangeté », en filigrane dans bien des manières enfantines de voir : ce sentiment perturbant, pour le dire simplement, tend à nous faire penser que quelque chose dans le présent quotidien, dans la normalité, précisément n'est pas normal. Ce sentiment qui démange parfois l'enfant est sans doute la trace d'une anticipation de l'avenir, entrevue mais pas encore comprise, déployée – c'est du moins ainsi que la lecture de Benjamin nous donne envie de le comprendre.

Conclusion. Le point de vue du Petit Bossu

En guise de conclusion, je voudrais vous parler d'une sorte de personnage conceptuel créé par Benjamin, toujours lui, celui du Petit Bossu. Si ce personnage inspiré d'un conte allemand m'intéresse aujourd'hui, c'est parce qu'il représente lui aussi une forme de vision originale associée à l'enfance, un *point de vue* particulier sur elle. De prime abord, on dirait une petite créature fantastique penchée sur l'enfant, l'espionnant sans cesse, dissimulée dans l'arrière-plan de la vie enfantine. « Je ne l'ai jamais vu. C'était toujours lui seul qui me regardait »⁵⁰, écrit Benjamin. Il suscite lui aussi cette inquiétante étrangeté, ce sentiment d'être observé, pisté, chez l'enfant. Le sentiment d'être vu. Mais le personnage du Petit Bossu, pour lequel une comptine dit qu'il faut prier, est aussi une métaphore que Benjamin emploie pour désigner le seul point de vue que l'adulte peut avoir sur sa propre enfance. Le point de vue du Petit Bossu, qui observe constamment mais à distance, qui saisit quelques bribes et gonfle sa bosse de tout ce qu'il ne peut retenir, ce point de vue : c'est celui par lequel l'adulte a accès à sa propre enfance. C'est celui qu'il habite lorsqu'il veut la raconter, l'écrire. Comme nous le disions en début d'exposé, l'adulte ne peut redevenir enfant et saisir depuis l'enfance ses anciennes manières de voir. Tout ce qu'il peut espérer, c'est parvenir à adopter ce point de vue du Petit Bossu depuis lequel il retrouvera quelques images, quelques fragments, quelques sensations glanées depuis l'enfance. « C'est [précisément] pour cela qu'il faut prier pour lui »⁵¹, dit Olivier Taïeb, il faut prier pour lui parce que ce Petit Bossu est le seul qui pourra permettre à l'adulte de *voir* son enfance.

« Le Petit Bossu est ainsi un témoin de la vie de l'enfant dont les images sont à retranscrire, à mettre en mots quand l'adulte tente de produire un texte autobiographique ou plus modestement quand il raconte sa vie. Le Petit Bossu est donc un double de l'auteur, c'est lui qui a organisé les images que le lecteur tient entre ses mains »⁵².

Le Petit Bossu n'est donc pas à proprement parler une manière de voir de l'enfance – il serait plutôt un espion à l'intérieur de celle-ci – mais il est une manière, *pour l'adulte*, de se voir enfant ce qui – nous l'avons vu – n'est pas rien.

SOURCES PRINCIPALES :

- G. BACHELARD, *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, réédition 2020.
J. M. BARRIE, *Peter Pan*, Paris, Gallimard Jeunesse, 1997.
W. BENJAMIN, *Sens unique, précédé de Une enfance berlinoise*, Paris, Maurice Nadeau, 2007
V. DELECROIX, *Leur Enfance*, Paris, Payot & Rivages, 2022.
A. ERNAUX, *Le vrai lieu*, Paris, Gallimard, 2014.
G. HOCQUENGHEM et R. SCHÉRER, « Co-ire. Album systématique de l'enfance » in *Recherches*, mai 1976.
P. PÉJU, *Enfance obscure*, Paris, Gallimard, 2011.
J.-J. ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Éditions Flammarion, coll. « GF », 2009, Livre II.
J.-J. ROUSSEAU, *La Nouvelle Héloïse*, Paris, Éditions Flammarion, coll. « GF », 1967.
R. SCHÉRER, *Enfantines*, Paris, Economica, coll. « Anthropos », 2002.
O. TAÏEB, « *Enfance berlinoise vers 1900* de Walter Benjamin » in *Anthropology & Materialism*, 2019/4, pp. 1-19. En ligne <http://journals.openedition.org/am/948>.
A. WAUTERS, *Le plus court chemin*, Paris, Verdier, 2023.

⁴⁹ O. Taïeb, « *Enfance berlinoise vers 1900* de Walter Benjamin » in *Anthropology & Materialism*, 2019/4, p. 8. En ligne <http://journals.openedition.org/am/948> (consulté le 09/11/23).

⁵⁰ Chapitre « Le Petit Bossu » dans W. BENJAMIN, *Sens unique, précédé de Une enfance berlinoise*, Paris, Maurice Nadeau, 2007, p. 134.

⁵¹ O. TAÏEB, « *Enfance berlinoise vers 1900* de Walter Benjamin » in *Anthropology & Materialism*, 2019/4, p. 14.

⁵² *Ibid.*, p. 13.